

Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

5 centimes — PARIS ET DÉPARTEMENTS — 5 centimes

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS

Téléphone : CENTRAL 69-70

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS

Téléphone : CENTRAL 69-70

| ABONNEMENTS | Trois mois | Six mois | Un an |
|---------------|------------|----------|--------|
| Paris | 5 fr. | 9 fr. | 18 fr. |
| Départements | 6 fr. | 10 fr. | 19 fr. |
| Union Postale | 9 fr. | 16 fr. | 32 fr. |

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL : Eugène MERLE

RÉDACTEUR EN CHEF :

Miguel ALMEREYDA

Rédaction et Administration : 16, rue du Croissant, PARIS

Téléphone : CENTRAL 69-70

Les Annonces sont reçues à l'Administration du Journal

Adresse Télégraphique : BONETROUGE-PARIS

ADMINISTRATEUR : Paul RAOULT

ALLEMANDS ET RUSSES

Les Allemands aiment à répéter : « Nous luttons pour la civilisation contre la barbarie, puisque nous faisons la guerre aux Russes, et que nous sommes des civilisés et les Russes des barbares. » Certains d'entre eux même ajoutent : « Nous luttons pour la liberté contre l'autocratie, puisque nous combattons le tsar. »

C'est là un double sophisme. Les Allemands, bons métaphysiciens et éditeurs honnêtes, mais psychologues médiocres et historiens téméraires, connaissent mal les peuples auxquels ils se heurtent ; et leur extrême vanité, ridicule dans la paix, détestable dans la guerre, les empêche de se connaître eux-mêmes. Ils ont cru que les Belges, trop heureux de plaire à Guillaume II, ne défendraient point la neutralité de leur territoire ; ils ont cru que les Anglais feraient bon marché de la signature mise au bas d'un traité ; ils ont cru que les Parisiens seraient terrifiés par des aéroplanes d'où tomberaient des bombes, et ils croient que les Russes, ignorants et terrores, ne comptent point pour ceux qui lisent et qui pensent en Europe.

Certes, il serait difficile de donner le moindre éloge au régime politique de la Russie, mais celui de l'Allemagne ne vaut guère mieux. L'Allemagne ne saurait être comprise parmi les états libéraux. Elle jouit bien d'un parlement élu au suffrage universel, mais elle ignore la responsabilité ministérielle qui, quoiqu'on en médise parfois, a son prix. L'Empereur garde des droits considérables, des droits qui font de lui, en fait, un autocrate. Et le sens des foules, lui, ne se trompe pas, quand il rend Guillaume II le coupable de la guerre : Guillaume II a pu agir en dehors du peuple, ce que n'eussent pu Georges V ni Albert I^{er}.

Le malheur du peuple allemand est de supporter un pareil régime. Il obéit passivement au souverain qui, pour lui, reste une manière de dieu. Et il n'a pas à son attitude l'excuse d'être arrivé depuis trop peu de temps à un point d'où il ne voit toute l'étendue des droits humains. Il parle sans cesse de sa culture, il est fier ; elle est réelle, elle est ancienne : la civilisation allemande n'est pas plus jeune que la civilisation française ou anglaise. Mais les Allemands ont pour le pouvoir un tel respect, un tel culte qu'ils se prosternent devant celui qui en détient le moindre part. Pour eux, un titre officiel, quel qu'il soit, orne l'individu de vertus singulières. Les Allemands, pour jurer les hommes donnent aux signes extérieurs une valeur prépondérante, et l'on en a vu, des plus illustres, des plus grands, de ceux qu'on estime et qu'on admire, avoir la faiblesse d'humilier leur gloire devant des roitelets et des principautés.

Les Allemands ne sont ni libéraux ni démocrates. Leur puissance de révolte est presque nulle. Alors que, dans le cours du dix-neuvième siècle, presque tous les peuples ont manifesté par d'énergiques révolutions, souvent victorieuses, leur volonté d'être libres, il

n'y a eu en Allemagne que quelques séditions ; elles furent vite apaisées, et les auteurs n'en obtinrent que des résultats médiocres, qui pourtant les satisfirent. Si, de la constitution impériale, nous descendons aux constitutions particulières des états allemands, nous nous apercevons qu'elles n'accroissent aux citoyens que des droits rudimentaires ; les villes libres mêmes, qui sont des républiques, abandonnent le pouvoir à des aristocraties très étroites.

Depuis quarante-quatre ans, l'Allemagne n'a eu aucune velléité de soulèvement contre ceux qui la gouvernent. Elle a subi sans mot dire l'influence des officiers. Et elle a perdu beaucoup de l'ascendant qu'elle avait sur la pensée du monde civilisé.

Les Allemands se doutent-ils que, malgré leur triomphe militaire et commercial, on n'a plus en leur intelligence la confiance qu'on avait autrefois ? Se doutent-ils qu'à défendre le régime impérial, qu'ils s'inclinent devant des soldats grossiers, leurs savants et leurs artistes se déshonorent ? Des hommes affirmant qu'ils étaient les nations, que, seuls, ils sont dignes de les guider, et, en même temps, ils proclament qu'ils ne seraient rien si devant eux ne marchait pas une armée solide, invincible ! Qu'ils ont peu de foi en la force de l'esprit, ces hommes qui prétendent au premier rang parmi les civilisés !

Et voici qu'un peuple montre sa vigueur, un peuple vraiment jeune, si l'âge des peuples se mesure au temps depuis lequel il participe à la culture européenne. Chez lui naissent des hommes dont le monde entier écoute la parole, qui est une parole neuve, une parole de tendresse, une parole de paix, une parole de liberté. Après Tourguéneff, avec Dostoyevsky, parait le grand Tolstoï, et, après Tolstoï, paraissent Gorki, Andreïev, combien d'autres ! Et l'on trouve en Allemagne des philosophes et des poètes qui traitent de barbare le pays où vécut, où vivent de pareils hommes !

Le peuple russe a une vertu qui manque au peuple allemand : il comprend la fraternité humaine. Aussi la démocratie ne lui répugne-t-elle point ; il y tend, et il a eu d'admirables mouvements révolutionnaires.

La Russie, dans la guerre d'aujourd'hui, combat à côté des puissances libérales. Elle aura sa part d'une victoire qui sera prise partout comme la victoire du droit sur la force, de la liberté sur la tyrannie, et, si étrange que semble l'expression, de la paix sur la guerre. Son régime intérieur ne peut que s'améliorer. Déjà le tsar s'essaye à faire figure de maître libéral : il promet l'autonomie à la Pologne, il donne des droits nouveaux aux Juifs. C'est agir en prince avisé. La victoire commune de la Russie, de l'Angleterre et de la France emportera peut-être l'autocratie russe.

Un jour, la Russie tiendra sa place parmi les nations libres, nul n'en doute ; et qui osera jurer que l'Allemagne en puisse jamais faire autant ?

A-Ferdinand HEROLD.

Le Théâtre de la Guerre

La Situation

D'après le communiqué officiel d'hier 3 heures, le calme relatif de ces jours derniers s'est encore affirmé et même étendu dans l'ensemble du front occidental.

Les informations de sources particulières confirment d'ailleurs cette trêve dans les opérations militaires. « Canonnades intermittentes » dans lesquelles notre artillerie a pris le dessus sur les batteries allemandes, tels sont les faits qui marquent la journée du 21.

Comment doit-on interpréter ce silence ? Il faut reconnaître à ce sujet que les éléments qui pourraient servir de base au raisonnement sont totalement défauts.

Les derniers faits précis concernant l'activité de l'adversaire en arrière de son front belge, remontent à quelques jours déjà et se rapportent à l'exécution de travaux défensifs importants entre le front de combat actuel et la Meuse.

Parmi ces mesures, nous avons successivement mentionné :

1° L'établissement de franchises sur un front orienté du nord au sud, de Anvers à Mons, puis, à une distance moyenne de 100 kilomètres plus à l'est, le long de la Meuse.

2° La préparation de mines pour le sauvetage des voies de communication.

3° La mise en état de certaines places, comme Liège.

L'ensemble de toute l'activité militaire des Allemands en Belgique peut se résumer ainsi :

Retardement des opérations sur le front (réduites à une simple action d'artillerie).

Extension des travaux de défense en arrière de la ligne de feu.

Tout se passe, en définitive, comme si l'ennemi se montrait actuellement plus préoccupé de la nécessité de se défendre qu'animé du désir d'attaquer.

Une information publiée par le Daily Mail mentionne, en dernière heure, l'établissement d'une troisième ligne de défense allemande entre le front actuel et la ligne Anvers-Bruxelles-Mons.

Voici le texte de cette dépêche : « On est maintenant certain que les Allemands préparent une forte position défensive sur une ligne qui va de l'Elbe à Menin en passant par Aelre, Thiel et Roulers... »

« Les aviateurs alliés ont remarqué des concentrations de troupes allemandes à Clerken et à Staden. »

L'Elbe se trouve à la frontière hollandaise à 15 kilomètres au nord-est de Bruges, sur la route qui mène de cette ville à Oostburg, en Hollande.

Aelre est située à 22 kilom. au sud-est de Bruges et 25 kilomètres de l'intersection de la route de Thiel à l'Elbe et la voie ferrée qui relie Bruges et Buxelles.

Thiel s'étend à 13 kilomètres environ au sud-ouest d'Aelre, au croisement des routes et des voies ferrées venant de Bruges, Gand, Courtrai, Ostende.

Roulers, dont nous ayons déjà indiqué la position, est à moins de 12 kilomètres au sud-ouest de Thiel, sur la route de Lille à Bruges et à Ostende.

Menin, sur la frontière franco-belge, est située à 15 kilom. au sud de Roulers et à 20 kilomètres au nord de Lille. Nous examinerons prochainement la valeur défensive de ces positions.

Clerken et Staden ne sont, quant à présent, que de simples lieux de concentration des contingents qui devront être prochainement répartis sur le front.

René Lecointre-Patin.

UNE PROMOTION

Le Général Sarrail est promu Grand Officier de la Légion d'Honneur

Le général de Division Sarrail vient d'être promu grand-officier de la Légion d'honneur.

Le motif de cette haute distinction est le suivant : « A fait preuve de beaucoup de sang-froid et de ténacité dans l'accomplissement de la mission difficile qui lui a été confiée. »

Nous sommes heureux de relever cette promotion qui fait honneur au général Sarrail et à l'armée républicaine dont il est un des chefs les plus éminents.

PRÉOCCUPATIONS AUTRICHIENNES

Vienne, 22 novembre. — Les nouvelles des journaux, sur le théâtre septentrional de la guerre et aussi les dépêches officielles, deviennent extrêmement rares. De ce fait, l'inquiétude grandit.

A Budapest les préoccupations sont encore plus grandes. Quotidiennement il arrive des réfugiés des régions des Carpates, les plus menacées par les Russes. Il arrive, également, dans la capitale hongroise, des fugitifs de la Bucovine, où les troupes autrichiennes ont été obligées de se replier.

Les Chansons de la Guerre

Le Petit Œillet

AIR : Envoi de fleurs. — Paul Delmet (Pour vous obliger de penser à moi.)

Il était loüant, le petit Parijot, C'était l'bout-en-train de la compagnie. Par son franc parler émailé d'argot, Il en égayait la monotonie. Souvent il parlait, avec embattement, De sa connaissance, un petit gaillardé Qu'était d'essale, j'allais voir comment, Mém' qu'il attendait d'être un babillardé.

Quand l'vagu'mestr' faisait sa distribution, De jor, à l'avance, il dansait la girou, Mais c'était toujours une déception, Gouailleur, il disait : « C'est nile pour mézigue ! » Cependant, un jour, il recut un mot écrit de la main d' sa p'tit' parigote, Il s'écia d' suite : « Eh ! ben, mon salaud, Ca n'est pas trop tôt, d'puis m' temps que j' t'prouite ! »

Pour n' pas qu' ses copains le prennent pour un bleu, En faisant l' main, il ouvre l'vau-l'lope, Il sourit toujours, mais il tremble un peu, Au bout d'un moment, comme il n' disait rien, L'ant les yeux sur lui, ses compagnons d'armes, Non sans éjarmant, virnt que l' Parisien, Lui, toujours si gai, pleurait à chauds larmes.

« Qui ? C'est toi qui pleurs, en n'la du nouveau. Lui dit un soldat, mais t' gavoche l'arrête. — C'est à cause de ça que j'pleure comme un veau. Dit-il, en montrant un petit feuillet. Ca m'a jouté d'un moment, comme il n' disait rien, Vous avez d'quait vous, un pèr de famille Qui troue, dans sa lettre, un beau p'tit œillet, Et, cet œillet-là, ça vient d' ma p'tit' fille. »

« Comment, «es papa, dié ! Compliment ! Ta fille, est-ell' biond', brun', rousse ou chataine ? Et le Parijot de dit, tristement : « J' t'ai pas encore vue, ell' n'a qu'un semaine. L' premier coup d' l'orcion, t' peux y passer. P'têtr' bien que j' pourrais jamais l'embrasser... Alors, les copains, cest pour ça que t' pleure ! »

Eugène LEMERCIER.

LES NEUTRES ET LA GUERRE

EN ITALIE

ON CONFÈRE

Rome, dimanche. — L'Italie est si impressionnée par le sérieux de la situation dans ses possessions d'Afrique par suite de la proclamation turque d'une guerre sainte, qu'elle a appelé à Rome ses ambassadeurs accrédités auprès des puissances de la Triple-Entente, en vue d'une conférence ; et, hier, le marquis Imperiali, l'ambassadeur à Londres, qui fut depuis le début de la guerre un valetur quotidien du Foreign Office, a quitté l'Angleterre par Victoria Station.

La fièvre de la guerre monte en Italie, où l'appréhension vient particulièrement de l'effet produit dans ses provinces, par l'entrée en guerre de la Turquie.

Persone, en Italie, ne croit sérieusement aux assurances données par la Porte que la Libye ne sera pas comprise dans une propagande panislamique. Les Italiens sont pleinement avisés que si l'Égypte et l'Arabie naissante, les nouvelles colonies italiennes, où le pouvoir central ne s'est pas encore établi par une longue occupation, seront les premières contrées où se répandra la révolte. (Herald.)

EN BULGARIE

LA NEUTRALITÉ BULGARE
Sofia, 23 novembre. — Au Sobranié, après des discours de plusieurs orateurs gouvernementaux, qui ont pris la défense de la politique suivie par le cabinet, M. Ghenadieff, le leader stamboulovisite, a pris la parole.

L'orateur a montré les inconvénients d'une politique de négociations, qui marquerait un premier pas vers l'abandon de la neutralité et provoquerait ainsi une guerre que toute la nation réprouve.

EN ROUMANIE

UN TELEGRAMME DE M. JONESCO
Petrolgrad, samedi. — M. Take Jonesco, chef du parti démocrate de Roumanie, a envoyé le télégramme suivant à M. Boris Savourin, le directeur de la « Vechernyaya Vremya » :

« Tous les intérêts roumains et notre avenir sont liés inséparablement à la victoire de la Triple-Entente, à laquelle la Roumanie doit contribuer en participant, à la guerre. La Roumanie devra s'efforcer de provoquer une entente serbo-bulgare et devra faire tout son possible pour entrer en pourparlers avec la Bulgarie, de façon à ce que tous les Etats balkaniques puissent se tenir au côté des nations de la Triple-Entente. « La victoire allemande signifierait l'entêtement de tous les espoirs des Etats balkaniques et de l'indépendance des pays neutres. » (Daily Mail.)

Sur Mer

LE GLASGOW A RIO-DE-JANEIRO
Le croiseur Glasgow est à l'heure actuelle en cale sèche à Rio-de-Janeiro. Il a reçu cinq obus dans la quille. Quatre marins ont été blessés.

Au début de la bataille l'amiral Craddock se rendant compte de la puissance de l'artillerie de l'escadre allemande avait ordonné au Glasgow et à l'Otranto de chercher un refuge.

AUX DARDANELLES

Londres, 23 novembre. — Une dépêche d'Athènes annonce que la flotte franco-anglaise a tiré samedi dernier quelques coups de canon sur des torpilleurs turcs qui s'étaient montrés à l'entrée des Dardanelles.

LA GUERRE

(Dernières Dépêches)

Communiqué officiel

TROIS HEURES QUINZE

Violentes canonnades sur Ypres, Soissons et Reims

La journée d'hier a été marquée par de violentes canonnades. L'ennemi a dirigé particulièrement ses coups : sur Ypres (dont le clocher, la cathédrale, les halles et de nombreuses maisons ont été incendiées), sur Soissons et sur Reims.

Dans l'Argonne, la journée a été très chaude. L'ennemi a prononcé des attaques très vives qui ont été repoussées. En Woëvre et dans les Vosges, la situation est sans changement.

En Belgique

LE ROI SUR LE FRONT

Londres (dimanche). — Un journal de Rotterdam publie l'histoire suivante d'un soldat belge qui a combattu dans les tranchées entre Waelhem et Wavre-Sainte-Catherine :

« J'étais dans les tranchées, et mon beau-frère était à quelques mètres de moi. Entre nous était un officier de taille élevée, sans armes et silencieux. Soudain, un boulet écala près de nous. Mon beau-frère fut frappé par un éclat et tomba sur un tas, à côté de moi. Le grand officier releva son fusil et continua de tirer à sa place. Puis, lentement, il quitta les tranchées. Je cessai de tirer et me tournai vers lui... Mon Dieu ! c'était le roi !... Ce fut la vue la plus impressionnante de ma vie. J'aurais désiré que mon beau-frère ait su quel était l'officier de haute taille et silencieux qui l'avait vu tomber pour la patrie ! » — (Herald.)

DES RENFORTS !

Amsterdam, samedi. — Les Allemands ont ordonné la suspension du trafic sur les chemins de fer belges demain et lundi, en vue du transport d'un grand nombre de troupes de l'est à l'ouest.

Durant les derniers jours, de nombreux soldats sont arrivés de l'Allemagne du Sud.

Les officiers allemands sont toujours confiants et croient qu'ils seront à Calais le 10 décembre.

Les soldats du génie allemand essaient d'endiguer l'inondation dans la région de Dixmude et ils installent des mitrailleuses sur des radeaux. — (Daily Mail.)

ENTRE DEUX FEUX

Nord de la France, dimanche. — Une information de source sérieuse annonce que des monitors anglais ont engagé un violent bombardement contre Middlekerke. Ils sont appuyés, à terre, par les troupes anglo-françaises.

Un terrible duel d'artillerie se poursuit en ce moment. — (Daily Mail.)

LES COMBATS AUTOUR D'YPRES

Londres, 23 novembre. — Le correspondant du Times dans le nord de la France relate les opérations très actives qui eurent lieu la semaine dernière au sud d'Ypres.

Il fait ressortir une brillante charge à la baïonnette exécutée par les troupes anglaises contre les tranchées allemandes, qu'elles envahirent jeudi dans un assaut de nuit. Les Anglais eurent 10 officiers et 200 hommes tués ou blessés, tandis que les pertes allemandes atteignaient 2.000 hommes.

Les Anglais, numériquement trop faibles, durent se retirer ; mais ils ne le firent que lentement. A la fin de la semaine, ils se livrèrent à une attaque générale, récupérant la plupart des tranchées et leurs canons et mitrailleuses fauchèrent des milliers d'Allemands. Trois régiments prussiens d'élite furent anéantis, tandis que les pertes anglaises étaient particulièrement légères.

En Allemagne

LA BANQUE OTTOMANE
La Gazette de Francfort annonce que le gouvernement ottoman estime ne pas pouvoir garder à la tête de la Banque Ottomane un directeur général anglais et un suppléant français. Par contre, il n'est pas exact que la direction en soit confiée à la Deutsche Bank.

LE RETOUR AU BERGAIL

Londres, 23 novembre. — Une dépêche de La Haye annonce que le kaiser a décidé de retourner bientôt à Berlin, donnant comme raison son désir d'être présent à l'ouverture du Reichstag.

Les journaux allemands ont reçu l'ordre de préparer le public à ce retour, afin que Guillaume II reçoive une grande ovation dans la capitale.

«ÉRIEUX DESACCORDS ENTRE LES ALLIÉS GERMANIQUES

Londres, 23 novembre. — Selon le Daily Telegraph, il est certain que des désaccords sérieux existent entre l'Autriche et l'Allemagne.

Le même journal publie un intéressant article d'une personnalité américaine sur l'état présent de l'Allemagne, où il est dit : « Dans les sphères officielles allemandes, on sait que l'Allemagne est battue et l'on ne continue la lutte que pour obtenir les meilleures conditions de paix possibles. On espère, en prolongeant la guerre, épuiser la patience et l'endurance des alliés. »

En Autriche-Hongrie

UN EMPRUNT PEU POPULAIRE

On dit de Trieste que les milieux officiels autrichiens sont préoccupés parce que la souscription pour l'emprunt de guerre est extrêmement lente. Les banques et le gouvernement ont cru opportun d'adresser des invitations expressives aux plus riches capitalistes de Trieste pour qu'ils souscrivent des sommes importantes.

La Chambre de Commerce fut aussi obligée d'adresser à toutes les maisons de commerce une circulaire pour les inviter à souscrire en proportion de leurs forces.

La souscription — cinq millions seulement — a été à peine de quelques commentaires désobligeants parmi le public et un journal de Trieste s'est vu interdire par la Censure le droit de publier ce chiffre.

LE DRAPEAU ITALIEN A TRIESTE

Un drapeau italien a été planté la nuit dernière par un inconnu sur la tour de l'église San Giusto, qui domine la ville. Le drapeau flotta fièrement ce matin, jusqu'à ce que la police l'enlevât.

Il y a huit jours, un drapeau italien fut planté sur le quai Muggia.

En Russie

ENTRE LA VISTULE ET LA WARTA

Petrograd (dimanche). — Le grand-duc Nicolas-Nikolaïevitch continue à observer le silence sur les développements de la bataille gigantesque qui fait rage entre la Vistule et la Warta. Il ne désornera pas ses lèvres avant d'avoir à annoncer quelque chose de définitif.

Les retours partiels de la semaine dernière sont dus aux avant-gardes moscovites. Leur poursuite des Allemands se fit jusqu'à près de 80 milles de ce qui marquait leur propre front, et, conduite entièrement par la cavalerie l'on ne pouvait espérer de maintenir longtemps des positions aussi avancées. La destruction des chemins de fer et des routes par les Allemands comme ils l'ont fait en retraite entra l'avance de l'infanterie.

Les Allemands, ralliés à Thorn, envoient au front occidental pour y avoir des renforts solides de troupes de première ligne qui seront remplacées par des formations secondaires tournées vivement contre les poursuiveurs. Les Allemands maintiennent avec leurs admirables chemins de fer stratégiques sont des opposants bien différents que les mêmes hommes sans leur machinerie.

Les Russes se retirent de leur propre front de combat et le reportent sur une ligne partant de près de Koenigsberg pour aller par Mlava et Sokhacheff jusqu'à Wisniec au sud-est de Cracovie. L'aile gauche au sud est à une étape de Cracovie.

A son extrémité de la Prusse orientale, le front est à 50 milles en arrière, mais il avance doucement à travers les difficultés de la région des lacs.

Selon toute apparence, l'attaque importante des Allemands est dirigée sur le triangle des forteresses, — Novogorodovsk, Varsovie et Zegrzsh — mais avec quel objectif stratégique, il est impossible de le deviner. Les forces qu'ils ont appelées à cette tâche comprennent un certain nombre de leurs meilleurs corps venus du front français.

Les Russes poursuivent avec calme leur thème stratégique. Cracovie est investie sur trois côtés, et les passes des Carpates sont une fois de plus ouvertes à des raids en Hongrie, qu'entraîneront des forces fraîches amenées de l'intérieur de la Russie. (Herald.)

UNE ENTREVUE

On apprend de Petrograd que le tsar a reçu l'ambassadeur de France, M. Paléologue, en audience particulière.

Ils déchantent...

Le grand état-major allemand ne change plus victoire. Voici le communiqué du 21 novembre :

Sur le théâtre occidental de la guerre, la situation n'est pas sensiblement modifiée. Sur presque tout le front, l'ennemi a manifesté une vive activité d'artillerie.

Ils auraient pu ajouter le résultat de l'activité : ils s'en sont bien gardés, mais ils font tout de même un pas vers la vérité.

et perdent leurs illusions !

Les classes officielles allemandes savent très bien, maintenant, que la guerre actuelle ne peut aboutir qu'à un seul résultat.

En réalité, les Allemands savent qu'ils sont battus et ils combattent actuellement dans le seul but d'obtenir les meilleures conditions possibles. Ils espèrent, en prolongeant la guerre, mettre à bout la patience et la ténacité des alliés.

(Daily Telegraph.)

DU TABAC pour nos soldats

Des Nouvelles de la Tranchée

Le 19 novembre 1914. La 11^e escouade de la 7^e compagnie du 47^e bataillon de chasseurs alpins adresse tous ses remerciements au « Bonnet Rouge » pour les cigares, cigarettes et tabac gracieusement offerts par lui.

Dons reçus au « Bonnet Rouge »

8 paquets de 50 cent., 4 cahiers papier (don de la classe de mécanique de précision de l'École Municipale Professionnelle Didrot) ; 49 fr. 23 (don des employés et ouvriers de la 7^e circonscription des égouts) ; 51 paquets de 50 cent., 100 cahiers papier (don des livreurs et ouvriers de l'Entrepôt d'Ivry, section Jemmapes) ; 12 paquets de 50 cent. (don de l'Avance Fraternelle, Société internationale, président : M. Valdamano, 47, boulevard de la Chapelle) ; 5 paquets de 50 cent. (don de M. Schmit, produit d'une cagnolle familiale).

A l'envoi de l'École Professionnelle Didrot, était joint le mot suivant :

Monsieur le Directeur, Votre heureux idée pour procurer du tabac à nos enfants qui combattent pour nous nous a suggéré l'idée de faire appel au bon cœur des élèves de ma classe. Ils y ont allés spontanément. La quête faite par un élève de 3^e année a rapporté 4 fr. 20, qui ont été convertis en tabac et papier. Toutes les semaines, le même fait se reproduit.

Si vous voulez faire passer une petite note dans votre excellent journal, les élèves classes subiront certainement le mou-

vement. Il y a environ 400 élèves. A 0 fr. 10, cela fait 40 paquets de tabac par semaine. Nos braves enfants ne s'en plaindraient pas !

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Aux Écoutes

Dans un journal, nous cueillons par correspondance un cours en 8 leçons de : Mémoire, Volonté, Dédoublement, Voyance, Chiromancie, Astrologie, Fortune, Amour, Graphologie, Mystique. Chaque cours, 10 francs. Un de ces cours fait rêver : Amour, en 8 leçons, par correspondance. Par correspondance, diable !...

Une jeune femme — de bonne famille — vient d'être désignée pour partir au front. Ce pauvre diable recevait chaque mois de sa mère, un billet de 1.000 francs.

Emotion du malheureux — comment va-t-il se faire égarer — ma mère ne peut me donner que 1.500 francs par mois. Si la guerre dure plusieurs mois. Que va-t-elle devenir ?...

Pas très gaie, la petite histoire que conte l'Homme Enchaîné :

Il y a quelques semaines, à Maisons-Laffitte et au passage à niveau de Vauxcelles, on pouvait trouver, déversés dans une ancienne carrière, d'appréciables quantités de pains de munition. Ils avaient été jugés moisis, impropres par suite à la consommation militaire.

La population civile, moins difficile apparemment, ne fit point montre du même dédain que l'intendance, car elle accourut en foule et s'approvisionna de ce pain, à pleines charrettes. Il y eut même des malins qui en firent commerce. Un cours s'établit : aux portes de Paris, ces pains se vendaient 20 centimes pièce.

Afin que rien ne se perde, nous informons le public qu'il pourra trouver à s'alimenter de pains tout semblables, au Bourget, toujours sur la ligne de Grand-Couronné, où on le jette par monticules.

S'il a une qualité, le kaiser, ce n'est peut-être pas la modestie.

A Hanovre, des placards portent les mots : « Guillaume II, empereur d'Europe. » Pas plus !

Dans les magasins de nouveautés, le sujet de conversation des gracieuses vendeuses est, comme de juste, la guerre et... les guerriers.

A un des rayons de l'un d'eux, non des moins élégants, une de ces jeunes marchandes disait à sa compagne, d'un ton très vif :

— Ce n'est pas parce qu'il a un costume de spahi que tout le monde est forcé d'en tomber amoureux !

Attendez donc, mademoiselle, que si l'amoureuse du spahi trouve la tenue de son héros la plus belle des parures, il y a quelque part, un autre uniforme qui nous est cher, est aussi le plus beau ! et certainement... le mieux porté !

Autour des batailles

Episodes dans le Nord

Un industriel qui arrive d'une ville de la région du Nord ayant particulièrement souffert de la guerre, donne au « Temps » les détails suivants :

A Arras, les choses se sont d'abord passées un peu différemment. Dans les premiers jours d'octobre, la ville était envahie par la seconde fois par les Allemands. A onze heures et demie du soir, un capitaine et un lieutenant se présentèrent chez l'un des principaux industriels d'Arras, M. F..., et lui annoncèrent qu'il était pris comme otage. M. F... resta jusqu'au lendemain matin, à sept heures, à l'hôtel du comte d'Égmont. Pendant ce temps, les deux officiers se faisaient monter la maison.

— Y a-t-il des petits enfants ? demanda le capitaine. Une servante répondit : — Les n'y sont plus ; on les a fait partir. — C'est pour savoir ; mais nous ne faisons pas de bruit. En effet, les officiers s'installèrent avec

une discrétion réelle. Le lendemain matin, le lieutenant avisa, dans une chambre, un appareil à peser les enfants.

— Ah ! dit-il, moi aussi, j'ai des petits bébés ! Et il s'éloigna rapidement, comme s'il voulait dissimuler son émotion. Dans l'après-midi, le capitaine et le lieutenant parlèrent. Ils furent remplacés par un colonel, suivi de ses officiers d'état-major. Parmi ces derniers, deux jeunes gens semblaient l'objet d'une déférence particulière, et on leur donnait le titre de prince. Leur attitude fut absolument correcte durant toute la période d'occupation. Mais le colonel montra plus de sang-froid. Il commença par prendre pour lui la chambre de la maîtresse de la maison. Ensuite, il fit ouvrir tous les meubles et jusqu'au coffre-fort, qui ne contenait qu'une somme insignifiante. Le colonel ne toucha d'abord à rien. Même, dans une penderie, ayant trouvé sur le parquet une cravate à laquelle était épinglée d'une certaine valeur était encore fixée, il descendit en trombe à la cuisine, et appela une femme de chambre.

— Madame ! reprenne ceci, bien vite ! Il ne faut pas que ce bijou puisse s'égarer ! Et il répéta à plusieurs reprises : — Nous ne sommes pas des voleurs ! Une demi-heure plus tard, il faisait cependant enlever tout le linge de corps découvert dans les armoires. Il ne laissait absolument rien. Il daigna toutefois donner une explication concise :

— Que voulez-vous ? C'est la guerre ! Le lendemain, sortant avec son état-major, il se fit accompagner par le maître de la maison. Avec un accent de jovialité descendante, il lui dit : — Vous êtes étonnés, vous autres, Français ! Pourquoi avez-vous la manie de toujours construire des usines dans le voisinage des ponts ?

— On les construit où l'on peut !... Sans doute, mais cela produit des conséquences fâcheuses, et nous devons les détruire. Ainsi, j'en ai vu une tout à l'heure, à tel endroit, et qui est fort abîmée.

— Mais elle m'appartient ! s'écria l'industriel.

— Ah ! vraiment ? Je regrette !... Mais il n'y reste plus rien ! Plus rien du tout !

A ce moment, l'industriel s'aperçut que l'un des jeunes « princes », sans être vu du colonel, le regardait en secouant la tête et en soulevant sa moustache d'un haussement d'épaules. Un peu plus tard, prenant son hôte à part, ce jeune homme lui dit : — N'en croyez rien, monsieur. Votre usine n'a pas été pillée. Nous ne sommes pas des voleurs !... Non, nous ne sommes pas des voleurs ! ajouta-t-il, d'une voix qui tremblait.

Et subitement, le jeune officier, cédant à une impulsion irrésistible, se mit à fondre en larmes.

— Ah ! murmura-t-il, la guerre, c'est horrible ! Heureusement, c'est le colonel qui avait dit vrai.

Du Tabac pour nos Soldats

Les adhésions (Suite)

Testeil, tabacs, 23, rue de Rome ; Talon, tabacs, 152, boulevard Magenta ; Thimas, tabacs, 174, faubourg Saint-Denis ; Truchel, tabacs, 37, faubourg Saint-Denis ; Triandou, tabacs, 78, boulevard Rochechouart ; Troussée, tabacs, 124, rue Saint-Maur ; Tharieux, tabacs, 8, place Gambetta ; Usse, tabacs, 42, avenue Secrétan ; Vifal, tabacs, 16, boulevard Bonne-Nouvelle ; Vallier, tabacs, 71, avenue de Clichy ; Vaillet, tabacs, 5, place Péreire ; Vadon, tabacs, 30, rue Cambacérès ; Vassier, tabacs, 88, faubourg Saint-Martin ; Viala, tabacs, 108, avenue des Termes ; Villard, tabacs, 219, boulevard de la Villette ; Vieux, tabacs, 10, rue Saint-Antoine ; Vissade, tabacs, 24, rue du Commerce ; Veim, tabacs, 2, rue Keller ; Venet, tabacs, 129, rue de Valenciennes ; Vauzade, tabacs, 110, boulevard Brune ; Toboldien, tabacs, 60, rue Laugier ; Warnier, tabacs, 83, faubourg Saint-Denis.

Les Grandes Misères

Le BONNET ROUGE accepte, pour les distributeurs aux malheureux, vêtements, lits, voitures d'enfants, chaussures, portefeuilles. Il accepte aussi les vivres particulièrement utiles aux petits : chocolat, riz, sucre, pâtes, etc.

Nous avons remis vêtements, chaussures, pardessus, linge à Mmes M. ; R. ; P. et à M. A.

— A 5 soldats blessés, chemises de flanelle, tricot et chaussures.

A ceux qui sont partis

Ceux qui pour le pays, sont morts sous la mitraille, Et reposent enjoints sur les champs de bataille, Ont, plus que d'autres morts, besoin d'être pleurés. Et leurs âmes errant dans les cieux azurés Doivent, dans le grand vent dont la voix les acclame, Entendre se mêler les plaintes de nos âmes.

PAUL CHARRIER.

Léon GIGNOUX

« Léon Gignoux, caporal au 11^e chasseurs alpins, frère de Régis Gignoux, notre confrère du « Figaro ».

C'est pas ces quelques lignes, insérées cette semaine dans la liste des « Morts au Champ d'honneur », que j'apprends le décès de mon ami Gignoux.

Un tel mort valait mieux que cette courte et sèche phrase. Et pourtant, en y réfléchissant bien, cette simple oraison funèbre a dû suffire à ce modeste, à ce résigné qui, malgré sa valeur, ne commit jamais que l'injustice du monde littéraire dont, comme tant d'autres jeunes, il avait cru pouvoir faire facilement la conquête.

Un instant, à « La Caravane », où nous avions été si heureux qu'il prit place, nous avions espéré que son découragement l'abandonnerait et que grâce à nous, nous, il pourrait donner au grand talent qui était le sien, l'occasion de s'épanouir et de s'imposer.

Hélas ! la guerre, en nous le prenant, n'a pas voulu que nous obtenions une aussi belle récompense.

Voici de lui « La Fin de Pierrot », que publie « La Caravane » :

P. C.

La Fin de Pierrot

Le manuscrit est prêt ; il n'y a plus qu'à le porter au directeur de l'Aube ; Pierrot compte à présent : « Cent dix, cent quinze, cent vingt-sept lignes... Ah ! bon Dieu ! on va pouvoir payer le boucher ! »

Cette nuit-là, Pierrot ne dormit pas. Il pensait à son conte flambant en tête de la troisième page. Il fit du café et attendit le jour du jugement, par devant la Haute-Cour des lettres dont les jurés sont les journalistes prudents et scalpeurs de jeunes gloires.

Sur du succès, Pierrot boit glorieusement le marc dans un petit café où des cochers prennent le vin blanc malinal. Soudain les crieurs de journaux envahissent les bars : « L'Aube ! dix pages à lire, l'Aube ! » Il bondit, achète trois numéros, cherche son conte, les mains impatientes, proméne jusqu'à la dernière page, jusqu'au bas des annonces.

Où est-il ? Ce n'est pas possible ! Un autobus, gare, gare ! Sur le refuge, il parcourt les autres numéros. Le conte n'a pas paru. Pierrot s'appuie à un

bec de gaz et sanglote tout haut : « Ah ! mon Dieu ! foutu, foutu !... »

Et tout le jour il pleura parmi la foule abstraite, car il gardait au meilleur de lui une réserve de bonnes larmes que trente années d'assèchement de cœur n'avaient pas réussi à tarir. Cependant, la force lui revint de réfléchir à sa destinée : la vie, c'était la famille...

Il parlait tout haut. Une fille peinte qui passait par là lui tapa doucement sur l'épaule, disant : « Mon pauvre vieux, t'as pas l'air à la rigolade. » Alors il se mit à crier et son regard fixe se posait sur les gens avec tant d'insistance qu'un petit vieillard eut devoir lui offrir sous le manteau un album de photographies suggestives. Sur le marbre gluant d'un petit comptoir, il griffonna le billet de circonstance :

« Colombine, débrouille-toi ; ouvre l'œil ; gare la Vie ! Moi, je suis de la grande Râle, cette fois ! »

Paris, au de grâce 1913.

Pierrot laisse un fastueux pourboire, tire de son étui une cigarette. La première allumée s'enflamme, complaisante ; les choses ont parfois de ces pités !

Au fond d'une rue arrive au trot un grand diable de corbillard pompeusement cahoté. Pierrot se jette sous les roues, le cochier tire bien sur les rênes, trop tard ! et puis, c'est si fragile, un poète !

Le rassemblement grossit. — Il est mort ! La voiture a passé dessus ? Oui, madame. — Les femmes, d'abord curieuses, s'éloignent dégoûtées. — Un livre descend de bicyclette, il veut voir « le machabé ».

Ecourés de cette corvée supplémentaire, les deux cochers du corbillard hissent le mort dans la voiture : « Quelle guigne, on allait remiser ! » Pierrot dort maintenant au fond de la grande guimbarde, très correct, les bras dans le rang, fixe comme à l'appel. Dans la première rue déserte, un croque-mort fouille les poches du défunt.

Pierrot, lui qui ne prélassait déjà dans un coin du Ciel, comme tu dus rire de sa déconvenue en le voyant retirer successivement une reconnaissance du Mont-de-Piété, une jarretelle de Colombine et un petit livre relié dont le titre était : « L'Introduction à la vie dévote. »

Léon GIGNOUX.

neuses déclarations du général von Hindenburg, qui détruirait l'armée russe, les renforts de plusieurs centaines de mille hommes sont jugés nécessaires.

Les Fugitifs

Rome, 27 novembre. — 40.000 fugitifs de la Prusse Orientale sont arrivés à Insternburg et ont été envoyés à Posen. Toute la population d'Insternburg se prépare à fuir et la panique règne dans toute la Prusse Orientale.

ANGLETERRE Une Révolte

Les désordres qui éclatèrent jeudi dans le camp de concentration austro-allemand près de Douglas (île de Man) ont obligé les gardiens à tirer pour réprimer l'émeute. Il y a eu cinq tués et quinze blessés.

Depuis l'arrivée de la dernière fournée, l'insubordination n'avait cessé de grandir parmi les 4.000 internés. Mercredi, au dîner, beaucoup protestèrent violemment contre la nourriture, que les autorités du camp déclarent suffisante et bonne.

Jeudi l'émeute se produisit à 2 heures de l'après-midi. Après le déjeuner on se servit

Sur la Guerre

Nouvelles de la matinée

AUTRICHE-HONGRIE Capitulation de Przemysl Rome, 27 novembre. — La capitulation de Przemysl est imminente.

PRUSSE ORIENTALE La Panique

La panique s'accroît dans la Silésie du sud, où le bruit de la canonnade, provenant du front Cracovie-Czesochova est entendu toute la journée.

La fuite des habitants a pour effet de répandre la terreur dans toute l'Allemagne orientale.

Toutes les troupes bavaroises en Belgique sont transportées sur le front oriental, afin d'empêcher l'esprit insurrectionnel de se répandre parmi ces troupes, mais la vraie raison, c'est qu'en dépit des trom-

ACHAT IMMÉDIAT DE TOUS TITRES et de bons de réquisition, bijoux, or, bijoux, perles, diamants. Avance 70 % de la valeur des titres. Comptoir 34, rue Saint-Marc (près Bourse), Paris. De 10 heures à midi et de 2 heures à 5 heures. Téléphone : Gutenberg 73-94. NE PAS TRAITER SANS NOUS CONSULTER.

des plats, desouteaux et des chaises, comme projectiles. Une partie des prisonniers se rua ensuite vers la cuisine, quelques soldats s'opposèrent à leur passage, en les menaçant de la batonnette, et en tirant ensuite en l'air.

Les étrangers s'approchèrent alors des gardiens, qui tirèrent. Les prisonniers levèrent les mains.

Une enquête sur les causes des morts, commencée samedi, a été ajournée.

CANADA

Volontaires américains M. Felice Ferrero, le frère de l'éminent historien Cugliemmo Ferrero et correspondant à New-York du Corriere della Sera, écrit à ce journal que trois cent mille citoyens des Etats-Unis ont passé la frontière pour aller offrir au Canada leurs services au gouvernement anglais et à la cause des alliés.

M. Felice Ferrero, ajoute qu'aux Etats-Unis, à l'exception des immigrés allemands toute la population se montre hostile à l'Allemagne et favorable aux alliés.

SERBIE

La Capitale serbe Un télégramme de Sofia au Piccolo annonce que le gouvernement serbe aurait décidé de transférer la capitale du royaume, actuellement à Nisch, dans la ville de Uskub.

Chronique de Paris

LES DEUX CORBILLARDS

Se dirigeant vers la porte de Saint-Ouen, deux corbillards se suivent, lentement. Dans l'un et dans l'autre, un tout petit cercueil est posé, recouvert d'un drap blanc.

Derrière le corbillard qui venait le second, quelques personnes marchent, soutenant une femme en deuil, entourant ce chagrin du réconfort d'un peu de tendresse. Sur le drap, un modeste bouquet.

Le premier corbillard n'était escorté que d'une femme, une pauvre femme, frissonnant sous un châle noir, un mauvais fichu, nous n'importe comment sur des cheveux mal relevés.

La tête dans ses mains, elle allait, comme ivre, hoquetant de gros sanglots qui paraissaient la plier. De temps à autre, elle s'accrochait d'une main à la voiture noire ; on avait peur alors de la voir défailir, lamentable créature à demi inerte, assommée par la douleur.

Dans l'avenue au jour gris, dur, cela n'avait ce triste cortège, et les passantes s'arrêtaient, disant : Oh ! la pauvre femme !

Pourquoi, me demandai-je, l'autre mère qui pleurait aussi, mais dont on essayait les larmes, n'a-t-elle pas pris cette saur par la main, n'a-t-elle pas songé à enlever à cette solitude, la pauvre veuve titubant dans son calvaire.

Nos pleurs perdent de leur amertume, pourtant à essayer celles des pauvres femmes meurtries de douleur inconsolée.

Elle n'y pensa point, ou peut-être ne la vit pas...

Fanny Clar.

POSTE RESTANTE

M. Fernand Masson, chef d'orchestre à l'Opéra-Comique, est artiste, ainsi que M. A. Mangel, le directeur du « Monde Musical ».

Le compositeur-organiste Jean Huré est à Rosiers-sur-Loire.

M. Albert Savry, de la Porte-Saint-Martin, est brancardier en Argonne.

M. Paul Cuchenaire, premier violon des Concerts-Colonne, est prisonnier à Zossen.

M. Jacques Rouché, prendra en 1915, la direction du Théâtre national de l'Opéra. Son privilège commencera le 1^{er} janvier.

M. Raymond Genty, le poète, qui combattit dans l'infanterie, vient d'être blessé à la jambe, dans un combat près d'Arras. Sa convalescence se poursuit à l'hôtel Windsor.

Le fils de Bruant, le lieutenant Aristide Bruant, qui eut successivement pour garnison Givet et Sedan participa à plusieurs engagements et fut récemment blessé.

Lettres et Arts

Dans les Hommes du Jour, sous la signature de Georges Pioch :

« Puisent les mœurs paisibles, la régnation au destin, que représentent aujourd'hui le Sultan et les Vieux Turcs, révoltés contre les jeunes, puis ce passé que Loti et Ferrero nous firent agréable et digne, souvent, d'être envié, l'empire, s'il en est temps encore, sur un avenir qui nous aura, tout à coup, passés à la fin.

Et le long, des plaines funèbres des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que la Turquie déifiée sera considérée par elle-même comme une dupe que comme une éminence... Or, nous savons trop que, dans ce genre d'espérance, il ne faut jurer de rien. »

Ernest Montoux.

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ? Je vois s'épaissir les ténèbres Et le long, des plaines funèbres Des Allemands, appartenait désormais à ceux qui se limitent, épris et sages, à l'ombre la gère de leur blanche mosquée, et qui revêtent impuissamment ; il appartenait aux femmes turques, si joliment fleuries de leur âme, de ruiner, devant l'Europe et la civilisation, l'arrivisme à grossier de Jeanes-Turcs... Sinon, il faudrait nous borner à souhaiter que ce passé-fût de quel poids dans la justice, dans la pitié, vaincus ; il nous faudrait espérer que